

**Yvon Castonguay**

**Maître artisan**

## *La rencontre*

C'était en 1973 par une journée d'été, une de ces journées où il fait beau, où la nature se revêt de sa plus belle parure, d'une beauté joyeuse. C'était une de ces journées où le corps et le cœur d'un adolescent de 17 ans s'ouvrent au monde. Une de ces journées où la contestation de l'autorité se manifeste à «l'âge ingrat» comme disent les vieux...

De la fenêtre de ma chambre j'aperçois un homme d'une quarantaine d'années, un peu courbé et bedonnant, donnant des ordres d'un caractère autoritaire et vulgaire à son apprenti. Il exécutait des travaux de rénovations sur la propriété de notre voisin d'en face qui consistait en la pose de revêtement d'aluminium.

--Qui est donc cet homme? Me suis-je demandé. Décidément il ne semblait pas content du travail de son compagnon, mais est-ce une manière d'agir ainsi?

--Jamais, au grand jamais je ne travaillerai pour cet homme. Me suis-je dit.

Puis, un autre jour, assis sur ma balançoire de jardin, en train de lire un livre, il y eut ce bonhomme qui exécutait des travaux sur la maison de notre voisin de gauche. Pas encore lui! Il criait et "sacrait" après son "helper". Merde! On aurait dit qu'il était en état d'ébriété! Ainsi, ses premières paroles envers moi ont été:

--Tu travailles fort!

Je n'ai pas jugé bon de lui répondre. J'ai su, plus tard dans la soirée par le propriétaire, qu'il était abstinent depuis un an. Souffrant de la même maladie que mon père, il avait su tirer son épingle du jeu avec l'aide du "mouvement" quoiqu'il me semblait avoir conservé des comportements d'homme en boisson. Mais pour moi, il n'était pas question que je travaille, ne fût-ce qu'un jour, pour lui. Était-ce un présage?

On pouvait lire sur la boîte grise de son camion, un vieux Chevrolet 68, "Yvon Castonguay Aluminium", ainsi que son adresse. Ces travaux dans le voisinage inspirèrent mon père et c'est alors qu'il me proposa de repeindre notre maison. Aussi,

je m'installai un échafaud de fortune avec deux échelles et un madrier et me voilà à l'œuvre.

La journée tirait à sa fin. Yvon s'apprêta à partir. Il me regarda et me dit:

--J' te dirais ben quelque chose mais ton père m'a dit que tu ne prenais pas les ordres.

--Non, lui ai-je répondu, je ne prends pas les ordres mais les conseils.

-- Ben, tu ferais mieux de t'attacher comme il faut sinon tu risques de tomber!

Ainsi dit, ainsi fait. Tel a été notre premier contact.

Les jours passaient et mon travail allait bon train. De temps en temps je l'observais travailler. Il savait ce qu'il avait à faire et il le faisait bien. À vrai dire, ses journées n'étaient pas bien remplies. Il commençait vers les 9 heures, arrêta vers midi et recommençait vers 13 heures jusqu'à 16 heures environ. Par contre, ses gestes avaient un caractère sacré; sa minutie...son sens artistique...Et oui! Il était un artiste dans son genre. Quand il se retirait du chantier, les gens des alentours venaient scruter son travail et, par leurs remarques, appréciaient son talent.

Yvon était connu dans Ste-Rose avant même que la ville de Laval soit créé. Sa notoriété était reconnue tant au niveau professionnel que social. On lui reconnaissait son talent mais aussi son comportement qui pouvait être pour l'époque quelques peu déplacé. Ma mère me disait que dans son jeune âge Yvon était un bagarreur mais, disait-elle «y était beau le p'tit maudit». Son métier me fascinait car il ne me semblait pas trop forçant et comme c'était de la finition extérieure et que ça paraissait bien, c'était valorisant. Yvon me confia plus tard qu'en me voyant travailler, il se disait en lui-même que je ferais un bon homme pour lui. Comme quoi les désirs peuvent devenir réalité. Plus les journées passaient et plus ses qualités ressortaient au-delà de ses défauts. Mon destin était scellé mais je ne le savais pas encore...

Pour moi, il n'était pas question que je retourne en classe en cette fin de saison. L'ambiance à la maison était malsaine. Je

ne pouvais plus y rester. Je devais donc planifier mon départ et pour cela, je devais me trouver du travail mais pas n'importe quel. Mon père avait désiré me faire "rentrer" à la Brasserie Molson, jugeant que j'avais le physique de l'emploi. Je ne voulais pas faire ce travail qui prône la destruction de la famille et des gens qu'on aime, mais je préférais apprendre un métier qui serait à mes yeux plus respectueux de l'être humain et de l'environnement. Je voulais travailler dans la construction, plus spécialement dans la rénovation car pour moi il y a moyen d'exercer ce métier dans le respect des gens et de la nature.

Ainsi, l'été tira sa révérence et fit place à l'automne avec son cortège de pluie et de vent frisquet. Au début du mois d'octobre, je m'étais trouvé un emploi chez Kouri, un distributeur de produits alimentaire. Je ne m'y plaisais guère. Je n'aimais pas travailler à l'intérieur, je déprimais. Je n'ai travaillé que trois semaines et j'ai dépensé toutes mes économies en achat d'outils. Je me retrouvais donc sans emploi et chez mes parents...

C'est alors, par une de ces soirées où la lumière des foyers transperçait la noirceur automnale, étant assis près de la cuisinière en train d'épier les conversations anodines d'une vie de famille, j'entendis ma grande sœur Micheline qui revenait de son travail à la tabagie du coin, parler à ma mère de sa rencontre avec Yvon qui y venait pour s'acheter des cigarettes, lui annonça qu'il venait de perdre son "helper". Pour ma part, ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd.

--Ha oui! Ou demeure-t-il? Lui demandais-je.

-- Quelques parts en haut du village. Regarde dans le bottin téléphonique. C'est la fin de semaine et il va souvent à son camp dans le nord. Dit ma mère.

Me levant d'un bond, je saisi le gros livre, chercha son nom et repéra ses coordonnées. D'une main ferme j'empoignais le téléphone et signala son numéro.

--Allo! Me répondis une voix féminine.

--Est-ce que monsieur Castonguay est là? Lui ai-je demandé.

--Non, c'est de la part de qui? Demanda-t-elle.

--C'est Michel Lebeau. J'ai su qu'il venait de perdre son homme et je voudrais offrir mes services.

--Ah bon, je n'étais pas au courant. Essaie de rappeler plus tard, sinon rappelle lundi parce que nous allons au chalet. Me dit-elle.

Après une attente d'une heure, je téléphonais de nouveau.....Pas de réponse, ils étaient déjà partis. L'attente de deux jours me sembla une éternité. Et si jamais entre temps il trouvait un autre homme!

Dimanche. En cette journée ensoleillée mais fraîche, j'attendais. J'espérais son retour. Recroquevillé dans mes pensées, remplies d'incertitudes et de craintes, je languissais. Je ne cessais de tourner en rond jusqu'au moment tant attendu en ce début de soirée ou, comme poussé par l'intuition, j'osais lui téléphoner.

-- Allo! Monsieur Castonguay s'il-vous-plait?

--Oui, c'est moé!

Je reconnu sa voix. Enfin c'était lui. J'allais avoir l'heure juste, à savoir où cela me conduirait.

--Je me cherche de l'ouvrage présentement et j'ai su que vous avez perdu votre "helper". Et si vous cherchez un autre homme, j'aimerais bien travailler pour vous. Je demeure sur la rue Des Patriotes, vous avez fait les maisons de mes voisins!

--T'é le gars à Jean-Paul toé?

--Oui!

--T'as-tu de l'expérience dans la construction?

--Non mais je veux ben apprendre.

D'une voix hésitante, comme si les syllabes étaient décrochées des mots, il me dit:

--Ra...rappelle de...demain soir, on se reparlera.

Comme si je voulais être certain de ne pas le perdre, je m'agrippai à lui en lui demandant:

--Vers quelle heure?

--Appelle moé demain soir... après le souper.

-- D'accord, à demain.

\*\*\*

Nous étions au début du mois de novembre. Le souffle agonisant de l'été répandait une morbide froideur en ce lundi qui me prédisait un changement de cap dans ma vie et c'est avec un empressement que le soir venu, je décrochai encore une fois le téléphone. Après quelques appels sans réponses, je remis au lendemain ma démarche.

Mardi soir. Après plusieurs appels téléphoniques, je n'obtiens pas de réponses. C'est décidé, demain j'irai chez lui. Nous sommes mercredi, c'est le soir. Me voilà parti à pied de chez moi dans la noirceur, empruntant la Rue des Patriotes tout en bifurquant à gauche sur le boulevard ou un étranger me demanda 10 cents pour prendre son autobus. Sans méfiance, je fouillai dans ma poche et sortie mon portefeuille en cuir repoussé et lui remis sa quête. Je me dirigeai jusqu'à la rue Filion au 144 et me retrouvai devant une maison d'aspect imposante en murs de pierres, laissant deviner le talent et le caractère fier de l'artisan. C'était une de ses signatures. Ses signatures que je verrai tout au long de mon apprentissage et même aujourd'hui.

Me dirigeant vers le côté droit de la maison, je montai les quelques marches me conduisant au solarium. Un éclairage sobre diffusait sa lumière comme pour m'isoler du reste des ténèbres. De ma main nerveuse, j'appuyai sur le timbre qui signalait ma présence aux hôtes. Une dame vint me répondre. Elle entrouvrit la porte et s'informa de ma présence.

--Bonsoir.

--Est-ce que monsieur Castonguay est là?

--Non il est parti chercher sa fille à l'école mais il devrait arriver bientôt. Me dit-elle.

--C'est pour quoi au juste?

--C'est pour le travail. Il devait me rappeler cette semaine alors j'ai pris l'initiative de venir.

--Rentre! Il ne tardera pas.

Elle m'offrit de m'asseoir sur un canapé et discussions de choses et d'autre. Son accueil fût des plus chaleureux et très courtois. Soudain un bruit de moteur se fît entendre provenant de l'extérieur et je devinai le retour de celui dont j'anticipais la venue. La porte s'ouvrit et une jeune fille entra, revêtue d'un manteau gris. Surprise de m'apercevoir elle échappa ces mots...

--Pas Lebeau!

--Salut! Lui dis-je.

C'était Christiane, la fille de celui qui allait devenir mon patron. Nous fréquentions les mêmes institutions scolaires avant mon décrochage, mais elle connaissait mieux mon frère Yves, ayant pratiquement le même âge. À l'école elle était reconnue comme une fille qui ne s'en laissait pas imposer par les garçons. Et avec raison! Plus tard Yvon m'expliqua que Christiane rentra de l'école quelquefois en pleurant, s'étant fait bousculer par les gars et c'est alors qu'il lui a dit de se défendre. Dorénavant, elle s'exécuta avec détermination, ce qui lui a permis de se faire respecter. J'ai même assisté à une bagarre l'impliquant à un malfaisant. Il a mordu la poussière. Je sais qu'aujourd'hui ce conseil lui a bien servi. Naturellement par le chemin de la vie, les bagarres ne sont plus les mêmes, mais il n'en demeure pas moins que la vie renferme sa part de combats qu'elle a su contre vent et marrées remporter suite à ce conseil donné par un père aimant.

Suivait de près, son père.

--Rentre. Rentre ti-fille. On va refroidir la maison!

Et sur un air un peu surpris, il me regarda et dit:

--Quient...Ha...! Viens-t' en on va aller se parler dans shop.

D'un bond je me levai et me dirigea vers la sortie sans oublier de remercier madame Castonguay de son accueil. Il semblait un peu gêné de ma présence. Revêtu d'une "chiennne" il marcha vers sa shop. Je le suivi par derrière. C'était un garage avec lequel il lui attribua une autre vocation. Celui de son atelier, sa boutique, sa shop comme il se plaisait à dire. Combien de fois l'ai-je taquiné en le nommant: hangar, garage...

--Rentre. On va être plus à l'aise de parler. Me dit-il.

Sitôt rentré, il gratta une allumette sur un vieux poêle en fonte qui trônait à sa gauche et porta la flamme à sa pipe.

--Est-ce que ma femme a été correcte avec toi?

--Oui, elle m'a très bien reçu.

--Parce que la plupart du temps elle refuse de faire rentrer les gens et critique après moi.

--Ella a été très calme et n'a rien dit de négatif sur vous. Lui dis-je.

Puis il s'empressa de me parler en quoi consistait son travail et ce qu'il attendait de moi.

--Combien veux-tu de l'heure?

Mon regard se porta vers mes bottines trouées et lui dit:

--Je vais prendre ce que vous me donnerez.

--Je va te donner une piastre et soixante-quinze de l'heure. Est-ce que ça te convient?

--Oui.

Wow! Ça commençait bien! J'avais quand-même cinq cents de plus que le salaire minimum. D'autant plus, comme j'avais cessé d'aller à l'école, et que j'observais mon petit frère Yves



qui faisait trente-six métiers, même si il se débrouillait très bien, je voulais à tous prix apprendre un métier et m'y tenir. J'aime le travail manuel et j'aime la construction. L'argent ne m'importait peu. J'étais encore chez mes parents et n'avais pratiquement pas de dettes. Alors pour moi, la vraie richesse consistait à avoir un métier, celui qu'on veut faire. Encore aujourd'hui, je partage cette opinion.

--O.K. Tu vas commencer demain.

Et c'est ainsi qu'en ce jeudi, 8 novembre 1973, j'allais entreprendre par l'entremise de cet homme, une étape importante de ma vie qui allait faire de moi un être restructuré de fond en comble. Mais de cela, je ne m'y attendais pas. Il y a dans la vie de ces mystères qui font en sorte qu'un événement ou une personne se dresse sur notre chemin et qui nous transforme pour le mieux à jamais.